



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

## ANGÉLIQUE SAADOUN

**Japonisme et collectionneurs : Réseaux d'amateurs dans le Paris de la seconde moitié du XIXe siècle**

Communication présentée le 16 janvier 2020

Article publié le 5 avril 2020

## **Résumé :**

*Cette communication se proposera d'aborder le japonisme sous un angle habituellement peu privilégié : celui des collectionneurs. Il s'agira de rappeler que le mouvement du japonisme dans la seconde moitié du XIXe siècle a avant tout été initié par des amateurs : qu'il s'agisse d'artistes, hommes de lettres, marchands, politiciens ou banquiers, tous ont été unis par une passion commune pour l'art japonais. Ce goût partagé et cette affinité artistique les ont amenés à se côtoyer et à échanger au cours de réunions formelles ou informelles. De la société du Jing-Lar à la fin des années 1860 à la fondation de la Société franco-japonaise de Paris à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, nous aborderons les réseaux de collectionneurs qui se constituèrent au cours de ce demi-siècle et la manière dont ils illustrent les différentes phases du japonisme.*

S'étendant sur environ un demi-siècle, le mouvement du japonisme voit se succéder plusieurs générations d'amateurs. Si la plupart des collectionneurs d'art japonais ont prétendu être les initiateurs de cette mode, au milieu des années 1860, seule une poignée d'intellectuels se sont intéressés à la culture et à l'artisanat du Japon. Ces pionniers sont les frères Goncourt, le critique Philippe Burty, Emile Guimet, Henri Cernuschi, le peintre Félix Régamey, l'écrivain et critique Théodore Duret, ou encore l'historien de l'art Louis Gonse. Suivent les amateurs de la fin des années 1880 tels le joaillier Henri Vever, l'historien d'art Gaston Migeon, les collectionneurs Raymond Koechlin et Georges Marteau, génération plus savante que la précédente car ayant bénéficié des études publiées sur l'art japonais. Enfin, une troisième et dernière génération émerge au tournant du XXe siècle, avec le couturier Jacques Doucet, les graveurs japonisants Henri Rivière, Prosper-Alphonse Isaac, George Auriole, Jules Chadel, les représentants de l'Art nouveau Charles Haviland, Louis Majorelle, René Lalique, Lucien Gaillard, Hector Guimard.

Dans ses « Chroniques », Saint-Juirs donne sa propre version de la découverte de l'estampe japonaise par les amateurs parisiens – une version parmi d'autres : « Théophile Gautier a, le premier, découvert le Japon et l'Extrême-Orient, auquel il n'a pas voulu donner son nom. Le premier, il a appelé notre attention sur les trésors d'art du pays du Levant. Mais il a eu raison trop tôt. [...] Quelques années après, notre ami Bracquemond entra par hasard chez un emballeur de la place du Château d'Eau. [...] pour protéger ses

marchandises contre les heurts du voyage, il les séparait au moyen d'albums populaires japonais qui avaient déjà calé je ne sais quels produits importés de Yokohama. Bracquemond, avec son goût d'artiste si sûr, si éprouvé, tombe en arrêt devant ces images. [...] Ces feuilles qui servaient de bourre n'étaient autre que des pages détachées des albums d'Oksaï, ou pour être plus correct, – de Fokusaï [sic : Hokusai]. C'était tout simplement un trésor d'art que Bracquemond venait de découvrir, un trésor fécond, qu'il allait étudier et fouiller. [...] La découverte de l'artiste fit un bruit énorme dans quatre ou cinq ateliers, chez notre pauvre Jacquemart, chez Astruc ; puis les lettrés s'en emparèrent. Les frères de Goncourt, après avoir épuisé le XVIIIe siècle, se mirent au Japon, et Philippe Burty aussi. Bientôt après ce fut le tour des amateurs : MM. Le Libon, Cernuschi, Guimet ; puis enfin des grands marchands : MM. Sichel, et Bing, qui achevèrent le déménagement du Japon.<sup>1</sup> »

En définitive, il serait stérile d'initier un débat sur la primauté de la découverte de l'art japonais, puisqu'à partir de la signature des traités commerciaux entre l'archipel et les pays occidentaux au cours des années 1850 et l'arrivée d'articles japonais sur le marché, nombreux ont été les amateurs à s'y intéresser simultanément. D'autre part, bien qu'animés par une certaine rivalité, la plupart des collectionneurs se connaissaient voire entretenaient de véritables liens d'amitié, se retrouvant régulièrement au cours de réunions et de dîners.

## I. La société du Jing-Lar

L'une des premières sociétés informelles de japonisants apparut en 1868, l'année suivant la première participation du Japon à l'Exposition universelle de Paris. Il s'agit de la « Société du Jing-Lar » fondée par l'historien d'art Léonce Bénédict, les critiques Zacharie Astruc et Philippe Burty, le graveur Jules Jacquemart, les peintres Henri Fantin-Latour, Carolus-Duran et Alphonse Hirsch, les peintres et céramistes Félix Bracquemond et Marc-Louis Solon<sup>2</sup>. Ce groupe d'amis républicains et amateurs d'art extrême-oriental se réunissait chez Solon (alors directeur de la manufacture de Sèvres) un dimanche par mois, entre août 1868 et mars 1869, au cours de dîners conviviaux.

Dans l'article « Le Japon à Paris », Ernest Chesneau relate la naissance de cette société :

---

<sup>1</sup> SAINT-JUIRS, 1880, p. 738.

<sup>2</sup> COLTA FELLER, 1974, p. 21

« En 1867, l'Exposition universelle acheva de mettre le Japon à la mode. Peu de temps après, un petit groupe d'artistes et de critiques fondait à Sèvres le dîner mensuel de la Société japonaise du Jinglar. L'on n'y mangeait pas avec des bâtonnets et l'on y buvait d'autre boisson que le saki national comme en témoigne le titre même de la société, le Jinglar étant le nom familial donné à un petit vin de pays que Zacharie Astruc célébra en un sonnet accompagné de charmantes illustrations à l'aquarelle : "Salut, vin des mystérieux !" Chacun des membres reçut un spirituel brevet gravé à l'eau-forte et enluminé par M. Solon.<sup>3</sup> »

## II. Les dîners de japonisants

A partir de 1892, le marchand d'art Siegfried Bing lança à son tour ses « Dîners de japonisants », organisés environ une fois par mois au restaurant le Grand Véfour, au Café Riche ou chez Marc-Louis Solon (comme auparavant pour la Société du Jing-Lar). Louis Godefroy raconte que l'initiative de ces dîners serait née à la suite de l'Exposition de l'Estampe japonaise à l'Ecole des Beaux-Arts en 1890 : « Cette exposition avait été organisée par S. Bing, et pour témoigner sa reconnaissance aux amateurs qui y avaient participé ou qui s'en étaient personnellement occupés, il les réunit en un dîner intime au restaurant Larue. Il y avait là notamment : George Auriol, Georges Clemenceau [...], Isaac, Raymond Koechlin, Gaston Migeon, Marcel Morot, Henri Rivière et Henri Vever.<sup>4</sup> » Cette liste de noms nous montre que les participants étaient pour la plupart des personnalités renommées, politiciens, hommes d'affaires, journalistes ou artistes confirmés. Louis Godefroy poursuit : « L'intérêt de ce dîner, où tant d'enthousiastes compétences se trouvaient réunies en dehors de tout protocole et avec le seul souci de mettre en commun le fruit de leurs recherches individuelles, fut si grand qu'on décida de le renouveler régulièrement à la manière du fameux Dîner Magny. Les réunions de ce petit cénacle se transportèrent alors au Palais-Royal, où le noyau de ces premiers japonisants s'augmenta rapidement d'écrivains ou d'artistes [...]<sup>5</sup> ».

Raymond Koechlin laisse également un témoignage de ces dîners dans *Souvenirs d'un*

---

<sup>3</sup> CHESNEAU, 1879, p. 457-458.

<sup>4</sup> *Collection de Louis Godefroy. Estampes et dessins. Catalogue*, Le Vésinet, imprimerie Ch. Brande, 1924, p. 14.

<sup>5</sup> *Collection de Louis Godefroy. Estampes et dessins. Catalogue*, Le Vésinet, imprimerie Ch. Brande, 1924, p. 14.

*vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient*, soulignant leur caractère informel pour ne pas dire amical : « Bing s'entendait à merveille à entretenir cet état de grâce. C'est lui qui avait eu l'idée de ces « dîners japonais » qui réunissaient chaque mois les amateurs au cabaret ; on n'y parlait qu'estampe et l'habitude était prise que chacun en apportât quelques unes pour les soumettre à l'admiration de ses collègues ; [...] A tous, ces réunions ont laissé des souvenirs inoubliables ; portefeuille après portefeuille, nous regardions, nous extasiant, poussant des cris d'enthousiasme, et quand après minuit il fallait partir, l'entretien se prolongeait dans les rues où nous déambulions. [...] C'est en dehors de ces séances que se traitaient les affaires ; on y était entre amateurs et jamais la question d'argent n'y intervint.<sup>6</sup> »

Le marchand d'art Hayashi Tadamasu lui-même, pourtant souvent présenté comme le rival de Siegfried Bing, était un habitué de ces dîners : « Hayashi [...] ne le cachait pas, à ces dîners qui réunissaient tous les mois les Amis de l'Art japonais et où on causait librement de sujets également chers à tous les convives ; il y parlait volontiers estampes, et, se souvenant qu'il avait été imprimeur, donnait souvent de ces renseignements techniques précis dont chacun appréciait l'utilité ; une fois même, en sortant d'un de ces dîners, il ramena tous les convives chez lui, et, entre deux tasses de saké, leur fit les honneurs de ces extraordinaires séries de primitifs, qu'il avait acquises de Wakaï [...]<sup>7</sup> »

Ainsi, si les négociations se déroulaient en dehors de ces dîners, ceux-ci n'étaient pour autant pas dépourvus d'enjeux commerciaux et financiers, puisqu'ils permettaient aux deux principaux marchands d'art japonais de l'époque, Bing et Hayashi, d'y faire la promotion de leur collection et donc d'attirer à eux une clientèle déjà conquise.

---

<sup>6</sup> KOEHLIN, 1930, p. 21-23.

<sup>7</sup> *Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris*, n°5, décembre 1906, p. 11.

### III. La Société des Amis de l'art japonais



*Fig. 2. Carton d'invitation des Amis de l'art japonais, gravure sur bois en couleurs, Paris, BnF*

Les dîners de japonisants donnèrent bientôt lieu à la création de la « Société des Amis de l'art japonais », fondée par Bing dès 1892 et qu'il dirigea durant treize ans jusqu'à son décès en 1905. En 1906, il fut remplacé par Henri Vever, joaillier et grand collectionneur. Les membres des Amis de l'art japonais continuèrent de se rassembler jusque dans les années 1930 – avec une interruption durant la Première Guerre Mondiale. Se maintenant sur plusieurs décennies, cette Société est particulièrement intéressante, puisqu'elle illustre plusieurs phases du japonisme, allant de son apogée à sa disparition.

Avec la Société des Amis de l'art japonais, Bing désirait faciliter les rencontres et échanges entre ses camarades, habitués de ses galeries-boutiques et pour certains collaborateurs de sa revue « Le Japon artistique ». Si tous avaient déjà eu de nombreuses occasions de se réunir de manière informelle au cours de dîners, ce n'est qu'à partir de la fondation de la Société que leurs rassemblements devinrent réguliers. Bing incarnait ainsi une figure de fédérateur, faisant le lien entre les différents artistes et collectionneurs. Ces réceptions conviviales, où l'on ne parlait jamais affaires, étaient avant tout l'occasion de partager ses savoirs et dernières acquisitions d'œuvres d'art japonais.



*Fig. 3. George Auriol, Carton d'invitation des Amis de l'art japonais : dîner le lundi 22 avril 1912, gravure sur bois en couleurs, Paris, BnF*

La première phase de la Société (1892-1905) est matériellement moins documentée : elle ne donna lieu qu'à un seul carton d'invitation daté de 1905, et les archives Bing ont presque intégralement disparu. Correspondant à l'acmé du japonisme, elle est en revanche riche en témoignages divers, les amateurs de l'époque évoquant avec enthousiasme les dîners organisés par Bing. Mentionnons par exemple le *Journal*<sup>8</sup> des Goncourt, la correspondance de Hayashi Tadamasu<sup>9</sup>, les *Souvenirs*<sup>10</sup> de Raymond Koechlin ou encore les mémoires<sup>11</sup> de Henri Rivière. Si jusque 1905 il est impossible de fixer la fréquence et la localisation des dîners, faute de cartons d'invitations<sup>12</sup>, certaines sources évoquent néanmoins le nom de cafés cossus du II<sup>e</sup> arrondissement, tels le Grand

<sup>8</sup>GONCOURT, 1989.

<sup>9</sup>KOYAMA-RICHARD, 2001 (2).

<sup>10</sup>KOECHLIN, 1930.

<sup>11</sup>RIVIERE, 2004.

<sup>12</sup>VABRE, 2008-2009, p. 14.



Véfour, le Café Riche<sup>13</sup>, ou le restaurant Cardinal.



*Fig. 4. Jules Chadel, Carton d'invitation des Amis de l'art japonais : dîner le 18 novembre 1912, gravure sur bois en couleurs, Paris, BnF*

La deuxième période d'activité de la Société (1906-1930), à l'inverse, est immortalisée par de nombreux cartons d'invitation, illustrés d'estampes « à la manière japonaise » réalisées par treize artistes contemporains, en majorité par les graveurs membres de la Société, comme George Auriol (fig. 3), Prosper-Alphonse Isaac ou encore Jules Chadel (fig. 4). S'élevant à soixante-dix au total, ces estampes représentent une source précieuse d'information, étant pour la plupart signées et faisant mention des personnes ayant pris part au dîner. Paradoxalement, cette seconde phase est presque totalement tombée dans l'oubli, au moment où la vogue du japonisme connaissait ses derniers feux, et que nombre d'amateurs de la première heure avaient disparu.

A l'instigation de certains membres de la Société, tels Raymond Koechlin, Louis et Bernard Memann (tous trois membres de l'Union centrale des arts décoratifs), une quarantaine de cartons d'invitation des Amis de l'art japonais furent confiés à Jules Maciet pour l'iconothèque qu'il constituait aux Arts décoratifs<sup>14</sup>. En 2006, une trentaine de cartons fut acquise par l'Institut National d'Histoire de l'Art lors de la vente d'une collection privée qui se tint à Bayeux. A ces deux fonds principaux – qui se complètent presque parfaitement –

<sup>13</sup>PARIS, 2009, p. 24.

<sup>14</sup>Ils sont aujourd'hui encore conservés aux Arts décoratifs de Paris.



Angélique Saadoun | 124-Sorbonne. Carnet de l'Ecole Doctorale d'Histoire de l'art et Archéologie  
s'ajoutent des cartons conservés à la Bibliothèque nationale de France et dans des collections privées<sup>15</sup>.

#### IV. La Société franco-japonaise de Paris



*Fig. 5. Prosper-Alphonse Isaac, Société franco-japonaise de Paris, gravure sur bois en couleurs, Paris, BnF*

Au tournant du siècle, des sociétés plus institutionnelles se mettent en place. La plus célèbre d'entre elles est la « Société franco-japonaise de Paris », fondée le 16 septembre 1900 au moment de l'Exposition universelle, au cours d'une réunion des Amis de l'art japonais – dont elle est en quelque sorte une émanation. Cette société, qui compta jusqu'à un millier de membres sur plus de trois décennies, dont un quart de Japonais, réunissait des artistes, des collectionneurs, des universitaires, des hommes d'affaires, des diplomates ou encore des militaires. Sa présidence fut initialement assurée par l'ingénieur Louis-Émile Bertin, la vice-présidence par Émile Guimet, Siegfried Bing, Raymond Koechlin et le collectionneur Édouard Mène, le secrétariat général par Félix Régamey.

<sup>15</sup>VABRE, 2008-2009, p. 3-6.

De 1902 à 1932, les 74 numéros du « Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris » permirent d'éditer les conférences et de relayer les informations sur la vie de la Société. Ce bulletin comportait également des articles sur les arts plastiques, la littérature, la religion, la politique et l'économie, des comptes-rendus d'expositions ainsi qu'une rubrique bibliographie listant les ouvrages récemment édités traitant du Japon. Dans le premier Bulletin, les « Statuts » définissent les objectifs de la Société, à savoir l'encouragement des échanges et du rapprochement entre Français et Japonais sur le plan linguistique mais aussi dans d'autres domaines variés (culture, arts, tourisme, commerce, diplomatie).

« La Société a pour but :

- (a) De procurer à ceux de ses membres ayant appris ou apprenant le français, l'occasion de se réunir périodiquement pour s'entretenir ou se perfectionner dans la connaissance de cette langue, et de leur fournir des facilités pour leurs travaux de traductions ou autres ;
- (b) De favoriser le développement des relations sociales entre les Français et les Japonais, et d'offrir aux résidents ou voyageurs Français au Japon l'assistance dont ils auraient besoin pour leurs recherches, leurs études ou leurs affaires ;
- (c) D'assurer, dans la mesure du possible, aux Japonais voyageant en France des avantages analogues.<sup>16</sup> »)

A noter qu'au même moment, des sociétés similaires naquirent au Japon, répondant aux enjeux d'ouverture et de modernisation du pays consécutifs à la Restauration de Meiji : la « Société franco-japonaise de Tokyo » fondée en 1886, la « Société franco-japonaise de Kobe » en 1900, mais aussi la « Japan-British Society » en 1908, la « Japanisch-Deutsche Verein » en 1911 ou encore l'« America-Japan Society » en 1917.

## Conclusion

Cet inventaire des différentes sociétés de japonisants nées à Paris au cours de la seconde moitié du XIXe siècle met donc en évidence les liens tissés entre tous ces amateurs et collectionneurs, le milieu des japonisants constituant un microcosme au sein duquel presque tous se connaissaient et se fréquentaient. Des premières réunions informelles qui se tinrent entre la fin des années 1860 et le début des années 1890 découlent les associations plus officielles nées au tournant du XXe siècle, telles Les Amis de l'art japonais et la Société franco-japonaise de Paris. Elles annoncent par ailleurs l'apparition, au cours des années 1920, des sociétés de « japonologues », au premier rang desquelles

---

<sup>16</sup> *Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris*, n° 1, 1900, p. 6.

la Maison franco-japonaise<sup>17</sup>. Prônant une approche scientifique de la culture nippone – par l'étude de la langue et des textes, mais aussi par une présence sur le terrain et des échanges avec les spécialistes japonais – les japonologues de l'après-guerre se détachent ainsi du rapport essentiellement esthétique entretenu par les japonisants du siècle précédent.

---

<sup>17</sup> Pour une étude approfondie sur l'apparition de la "japonologie" à la faveur de ces sociétés et revues scientifiques, voir MARQUET, 2014.

**Bibliographie :**

**BSP**

*Bulletin de la Société franco-japonaise de Paris*, Paris, s.n., soixante-quatorze numéros, 1900-1932.

**CHESNEAU, 1879**

CHESNEAU Ernest, "Le Japon à Paris", *Exposition universelle de 1878. Les Beaux-Arts et les Arts décoratifs*, t. 1, Paris, Gazette des Beaux-Arts, 1879, p. 457-458.

**COLTA FELLER, 1974**

COLTA FELLER Ives, *The Great Wave : The Influence of Japanese Woodcuts on French Prints*, New York, Metropolitan Museum of Art, 1974.

**GONCOURT, 1989**

GONCOURT Edmond et Jules de, *Journal : mémoires de la vie littéraire*, Paris, R. Laffont, 1989.

**ICHIKAWA, 2014**

ICHIKAWA Yoshinori, "Le japonisme et la Société franco-japonaise de Paris", in PLAUD-DILHUIT Patricia (dir.), *Territoires du japonisme*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014.

**KOECHLIN, 1930**

KOECHLIN Raymond, *Souvenirs d'un vieil amateur d'art de l'Extrême-Orient*, Châlon-sur-Saône, Imprimerie française et orientale E Bertrand, 1930.

**KOYAMA-RICHARD, 2001 (1)**

KOYAMA-RICHARD Brigitte, *Japon rêvé : Edmond de Goncourt et Hayashi Tadamasa*, Paris, Hermann, 2001.

**KOYAMA-RICHARD, 2001 (2)**

KOYAMA-RICHARD Brigitte (dir.), Institut de Tokyo, Institution administrative indépendante, Centre national de recherches pour les propriétés culturelles, *Correspondance adressée à Hayashi Tadamasa*, Tokyo, Kokusho Kankôkai, 2001.

**KOYAMA-RICHARD, 2018**

KOYAMA-RICHARD Brigitte, *Le Japon à Paris : Japonais et japonisants de l'ère Meiji aux années 1930*, Paris, Nouvelles éditions Scala, 2018.

**MARQUET, 2014**

MARQUET Christophe, « Le développement de la japonologie en France dans les années 1920 : autour de la revue *Japon et Extrême-Orient* », *Ebisu* [En ligne] <http://journals.openedition.org/ebisu/1388> [Consulté le 31 janvier 2020], n°51, 2014.

**RIVIERE, 2004**

RIVIERE Henri, *Les Détours du Chemin : Souvenirs, notes et croquis 1864-1951*, Saint-Rémy-de-Provence, Editions Equinoxe, 2004.

**SAINT-JUIRS, 1880**

SAINT-JUIRS, « Chroniques », *La Vie moderne*, n°47, 20 novembre 1880, p. 738.

**VABRE, 2009**

VABRE Emilie, *Les Cartons d'invitation à dîner des Amis de l'art japonais (1906-1914)*, Mémoire de Master I d'Histoire de l'art sous la direction de Bertrand Tillier, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2009.

Catalogues d'exposition

**AMSTERDAM, 2004**

WEISBERG, BECKER, POSSEME, *Les origines de l'art nouveau : la maison Bing* (Catalogue d'exposition, Amsterdam, Musée Van Gogh, 26 novembre 2004 - 27 février 2005 ; Munich, Museum Villa Stuck, 17 mars - 31 juillet 2005 ; Barcelone, CaxiaForum, septembre 2005 - janvier 2006 ; Paris, Musée des arts décoratifs, mars - juillet 2006), Stuttgart, Belser, 2004.

**LE VÉSINET, 1924**

*Collection de Louis Godefroy. Estampes et dessins. Catalogue*, Le Vésinet, imprimerie Ch. Brande, 1924.

## **PARIS, 1988**

*Le japonisme* (Catalogue d'exposition, Paris, Galeries nationales du Grand Palais 17 mai-15 août 1988, Tokyo, Musée d'art occidental, 25 septembre-11 décembre 1988), Paris, Réunion des musées nationaux, 1988.

## **PARIS, 2009**

BOUQUILLARD Jocelyn, « Henri Rivière, un graveur à l'âme japonisante », *Henri Rivière : entre impressionnisme et japonisme* (catalogue d'exposition, Paris, Bibliothèque nationale de France, site Richelieu, 7 avril - 5 juillet 2009), Paris, Bibliothèque nationale de France, 2009.

### **Table des illustrations :**

Figure 1 (bandeau d'illustration) : Carton d'invitation des Amis de l'art japonais, gravure sur bois en couleurs, Paris, BnF

Figure 2 : Carton d'invitation des Amis de l'art japonais, gravure sur bois en couleurs, Paris, BnF

Figure 3 : George Auriol, Carton d'invitation des Amis de l'art japonais : dîner le lundi 22 avril 1912, gravure sur bois en couleurs, Paris, BnF

Figure 4 : Jules Chadel, Carton d'invitation des Amis de l'art japonais : dîner le 18 novembre 1912, gravure sur bois en couleurs, Paris, BnF

Figure 5 : Prosper-Alphonse Isaac, Société franco-japonaise de Paris, gravure sur bois en couleurs, Paris, BnF